

Ce n'était point assez pour nous d'avoir chassé l'ennemi de notre territoire; nous voulions nous agrandir et prendre nos limites naturelles. Dumouriez s'avance donc vers la Belgique avec ses volontaires indisciplinés, assez ignorants des manoeuvres, mais audacieux, enthousiastes, vrais enragés, comme il les appelait, et qui jusque sous la gueule des canons prussiens à Valmy avaient affronté la mort en chantant la *Carmagnole* et le *Ça ira*.

Il divisa son armée en huit corps:

-à droite, Valence, avec dix-huit mille hommes, devait suivre, la Meuse jusqu'à Namur et empêcher la jonction de deux corps ennemis commandés par Saxe-Teschen et Clairfait

-à gauche ; la Bourdonnaie, avec vingt mille hommes, devait occuper les côtes de Flandre pour se réunir à Valence devant Maëstricht.

-Au centre marchait en personne Dumouriez avec quarante cinq mille hommes, ayant pour but de pousser les Autrichiens dans le demi-cercle formé par ses deux lieutenants.

Le 28 octobre, Dumouriez mit l'armée de Belgique en marche entre Quarouble et Quiévrain. Ce dernier village, Montreuil et Tomereuil, ne tardèrent pas à être occupés par le général Bournonville, commandant l'avant-garde. C'était un point de communication avec le général Berneron, qui, ayant traversé Condé à la tête de huit mille hommes, s'était jeté dans la forêt de Bernisart, pour occuper les Autrichiens sur plusieurs points en avant de Mons, et faciliter ainsi l'attaque de ce poste que se proposait Dumouriez.

A ce même moment donc le général Berneron, harcelant l'ennemi du côté de Blaton et de Péruvels, l'obligeait à placer des troupes à Raucourt et à Bury, pour couvrir la communication d'Ath et de Leuze. Après quelques affaires sur tous les points, dans lesquelles l'avantage finit toujours par rester aux Français, le duc de Saxe-Teschen, voyant le piège qu'on lui tendait, resserra sa

position et concentra ses forces, montant de vingt à vingt-cinq mille hommes, sur les hauteurs en avant de Mons.

Ces hauteurs boisées étaient, de Cuesmes à Jemmapes, couvertes de retranchements, de grosses redoutes et de batteries disposées en amphithéâtre. Le village de Cuesmes était, relativement aux Français, à la gauche, et celui de Jemmapes à la droite. Avant d'arriver à ce point terrible de défense, il fallait traverser des bois et des villages occupés par les Autrichiens.

Un moulin situé en avant d'un de ces villages, nommé Boussu, était un véritable poste militaire par la manière dont on l'avait fortifié. Il fallut attaquer à deux fois le moulin de Boussu; on remporta cependant à la seconde. Bientôt maître des bois et des villages qui couvraient les hauteurs à peu près sur le même front, Dumouriez n'eut plus qu'à s'occuper de ces hauteurs elles-mêmes. Il partagea en trois corps son armée, qui présentait un total d'à peu près quarante mille hommes.

Le 6 était le jour que Dumouriez avait choisi pour une action qui allait probablement décider du sort de la Belgique. Dès sept heures du matin, le poste de Quaregnon, qui se trouvait encore en avant des hauteurs du côté de Jemmapes, fut attaqué par le général Ferrand, qui ne l'emporta cependant qu'à plus de dix heures, secondé dans ses derniers efforts par le général Thouvenot, aide de camp du général en chef.

Vers midi, l'ordre de l'attaque générale fut donné sur tous les points ; les troupes montraient les meilleures dispositions. Le général Ferrand devait alors de Quaregnon se porter sur Jemmapes sa manoeuvre fut contrariée par des prairies marécageuses coupées de fossés, qu'il ne put traverser sans abandonner son artillerie. Privé de ce moyen de succès, Ferrand n'en avança pas moins, et bientôt on le vit emporter Jemmapes à la baïonnette.

Dans cette action, qui fut très vive, cet officier, déjà d'un grand âge, s'exposa avec l'ardeur d'un jeune homme; ayant eu son cheval tué sous lui et la jambe atteinte d'une forte contusion, il combattit à pied à la tête des grenadiers. Ce point de l'attaque manqua cependant son principal but; après avoir dépassé Jemmapes, la division du général Ferrand ne put entamer les hauteurs.

A l'autre extrémité des lignes, les troupes commandées par le général Bournonville furent plus heureuses, après s'être trouvées néanmoins, pendant quelques instants, sur le point de manquer leur entreprise. Elles en durent la réussite au général Dampierre ;qui, les voyant en même temps débordées par six bataillons ennemis et écrasées par le feu terrible de cinq grosses redoutes établies près du village de Cuesmes, se mit à la tête du régiment de Flandre et des volontaires de Paris, dispersa les six bataillons ennemis, et entra dans les redoutes, ouvrant, par la prise des deux premières, un passage au général Bournonville jusqu'aux autres.

« Voilà les hauteurs et voilà l'ennemi ! » dit Dumouriez au centre en lui donnant le signal du combat; l'arme blanche et la terrible baïonnette, voilà la tactique nouvelle à employer pour y parvenir et pour vaincre! » On lui répondit par des cris mille fois répétés de Vive la nation! Et l'on marcha.

Cependant, tandis que la mitraille pleut sur les plus avancés de cette partie de l'armée, quelques escadrons ennemis se présentent devant les troupes chargées de les soutenir; ces troupes s'effrayent et paraissent prêtes à se débander, ce qui va perdre celles qui sont déjà au pied des hauteurs. Le moment est décisif; les chefs, qui devraient porter remède au mal, sont absents ou semblent avoir perdu la tête; un valet de chambre de Dumouriez, nommé Baptiste Renard, inspiré, dit ce général, par un mouvement héroïque, prend leur place, accourt à l'endroit où le désordre se manifeste, et, en y rétablissant l'ordre et le calme, sauve ce corps de troupes, et avec lui toute l'armée.